MON FILM

6 frs



Madeleine SOLOGNE
et Paul BERNARD
dans

un ami viendra ce soir

Production C. G. C.
Édition Francinex

Entre nous

NOUS rappelons à nos lecteurs que cette rubrique est ouverte gratuitement à tous. Nous n'indiquons pas ici d'adresses d'artistes, mais nous transmettons volontiers les lettres qui leur seront destinées (pour les artistes résidant à l'étranger, affranchir à 10 francs).



BUBU. — Vous verrez bientôt Raymond Bussières dans **Bataillon du Ciel** et **Les Portes de la nuit.** Il a débuté en 1941 dans **Romance de Paris** et **Nous, les gosses.** — Suzy Carrier s'appelle en réalité Suzanne Knabel. Mariée depuis deux ans au Dr Loublié. Elle est née à Paris le 13 novembre 1922. Sa tante, Éliane Carrier, a appartenu à l'Opéra. Élève de Denis d'Inès, au Conservatoire, puis de Solange Sicard, à l'école de jeunes artistes de Pathé-Cinéma, elle a débuté dans **Pontcarral,** après avoir répété le rôle de Blanchette Brunoy dans **Le Briseur de chaînes.** Par la suite, **Secrets, L'Escalier sans fin** et **L'Aventure est au coin de la rue** ont confirmé son succès. Ses deux derniers films : **Dorothée cherche l'Amour** et **Les Clandestins** sont médiocres. Souhaitons-lui de savoir refuser à l'avenir des rôles inconsistants dans des scénarios sans intérêt. — Jean Chevrier s'appelle en réalité Jean Dufayard. Il est originaire de Lagny, où il est né en 1915.



Anita LOUISE
vedette du *Bandit de la forêt de Sherwood.*

FLORENCE-PAS-FOLLE. — Pas folle, mais... follement intéressée par Johnny Weissmuller, en tout cas. Cet artiste est né en Amérique (à Windbar, Pensylvanie) de père autrichien. Il vient d'avoir quarante et un ans. Il a participé aux Jeux Olympiques de 1924 et de 1928 comme champion de natation. Divorcé de Bobbie Arnst et de Beryl Scott. Taille : 1^{m},90. Yeux marrons. Il continue à tourner des « Tarzan ».

TYRANE. — Annabella — de son vrai nom : Suzanne Charpentier — a épousé Tyrone Power en avril 1939, à Hollywood. Elle est née à La Varenne-Saint-Hilaire le 14 juillet 1909. Son premier mari fut Jean Murat. Elle a une fille de dix-neuf ans : Annie. — **La Baronne et son valet** et **Maiden voyage** sont ses derniers films.



François PÉRIER
dans *Le Revenant.*

ALICE BURCHET. — Conrad Veidt est décédé subitement à Hollywood, il y a trois ans. Ses derniers films sont : **Le Voleur de Bagdad, Casablanca, Il était une fois** et **La femme aux deux visages.** Il laisse une fille de vingt ans : Viola. Il était né à Berlin le 22 janvier 1893. A l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il était allé se fixer à Londres, où il était resté jusqu'en 1940. — William Hart, qui vient de mourir dans son ranch des environs d'Hollywood, ne tournait plus depuis 1925. Il était né près de New-York en 1876. Il avait été marié à Winifred Westover, qui lui avait donné un fils. — Annie Vernay est morte à Buenos-Ayres le 15 août 1941, alors qu'elle se rendait à Hollywood. Typhoïde, je crois. Elle était née à Lyon le 21 novembre 1921 et s'appelait Annie Vermesch. Après avoir remporté le titre de Miss Séduction en 1937, elle avait débuté dans un petit rôle de **L'Homme du jour,** puis elle avait été la vedette de **Werther, Orloff et Tarakanowa, Les Otages,** etc... Son dernier film fut **Chantons quand même,** tourné fin 1939.

BOBBYSOCKS. — Judy Garland s'appelle en réalité Zudith Gumm. Elle est née le 10 juin 1924 à Grand Rapids (Minnesota). Cheveux châtains, yeux marrons. Taille : 1^{m},53. Mariée au compositeur David Rose. Elle vient d'avoir son premier bébé. Elle a débuté en même temps que Deanna Durbin dans un petit film musical, mais a été plus longue à « percer ». On l'a vue dans plusieurs comédies avec Mickey Rooney ; son premier grand film a été **Le Magicien d'Oz,** qui vient de sortir en exclusivité. Vous la verrez dans plusieurs autres films Metro-Goldwyn-Mayer. — Richard Greene est né aux environs de Londres en 1916. Châtain foncé, yeux bleus, taille 1^{m},82. — Le partenaire de Deanna Durbin dans **Ève a commencé** était Robert Cummings, qui, lui aussi, est Anglais.

LARUE-VIVIEN. — Vivien Leigh était déjà connue avant guerre de ceux — peu nombreux, certes — qui l'avaient vue dans **Tempête sur l'Angleterre,** avec Laurence Olivier (son mari), puis dans **Vedettes du Pavé,** avec Charles Laughton, et dans **Vivent les Étudiants,** avec Robert Taylor. Vous la verrez bientôt dans **Autant en emporte le vent,** avec Clark Gable et Leslie Howard, ainsi que dans **Waterloo Bridge** (La Valse dans l'ombre), et peut-être aussi dans **César et Cléopâtre...** si ce film paraît en France, ce qui n'est pas certain. — Laurence Olivier a été de nouveau son partenaire dans **Lady Hamilton,** que vous avez vu dernièrement. Olivier est né à Dorking (Surrey), Angleterre, le 22 mai 1907. Sa première femme était Jill Esmond, une artiste de théâtre. Brun, yeux marrons. Taille : 1^{m},76. Nouveau film : **L'Étranger.**





Térésa WRIGHT
dans *L'Ombre d'un doute.*

JULES DURAND. — Juliette Faber est Luxembourgeoise. Elle est née à Grevenmacher en 1919. Mariée et mère de famille. Derniers films : **La Tentation de Barbizon, Picpus, Au bonheur des dames, Mariage d'amour, Les Inconnus dans la maison, Jours heureux.** Elle avait débuté au cinéma avant guerre dans **La Vierge folle,** avec Francen et Annie Ducaux.

(Suite page 15.)

N° 3. Nouvelle Série. 14 Août 1946. Tous les MERCREDIS
MON FILM
Compte chèque postal : Paris 5492-99
FILMS ET ROMANS - FILMS INÉDITS
5, bd des Italiens, PARIS (IIe). Tél. Ric. 24-29 - Abonnement : 260 fr.



un ami viendra ce soir

L'AFFOLEMENT régnait dans ce petit village savoyard que son isolement et son altitude avaient préservé jusqu'alors de l'occupation allemande.

— Ils montent! Ils montent! se répétait-on de maison en maison.

Claire Parolay, la jeune postière, appelait fébrilement la maison de santé du Dr Lestrade et donnait l'alarme par téléphone.

Un jeune homme entra dans son bureau :

— Dis donc, Claire, tu n'es pas venue hier, reprocha-t-il tendrement. Ce n'est pas gentil... Tu dîneras, ce soir, à la maison ?

— Veux-tu filer, Albert! Les Fritz arrivent!

Poussant un juron, il bondit vers la porte; puis, se ravisant, il courut à son interlocutrice, l'embrassa et se sauva en courant jusqu'à la ferme Perrin qui abritait une dizaine de maquisards.

Ces derniers bouclaient en hâte leur paquetage pour gagner la haute montagne. Déjà une chanson rythmée au pas cadencé des bottes allemandes annonçait l'approche de la compagnie ennemie.

De toutes les maisons qui les hébergeaient, les réfractaires s'enfuyaient.

Dans leur hâte, les jeunes gens avaient oublié une mitraillette dans la cour du père Matthieu. Affolée, la mère Matthieu la glissa sous une gerbe de cette moisson d'août 1944 qu'on était en train d'engranger.

Le Dr Lestrade ne perdait pas un instant pour prendre les dispositions nécessaires et avertir les résistants cachés parmi ses malades. Il était seul à les connaître, avec son infirmière en chef, Béatrice, et son jeune assistant, le Dr Pigaut.

La maison de santé, installée dans un vaste domaine, à trois cents mètres au-dessus du village, abritait une cinquantaine de malades mentaux, allant du simple maniaque à l'excité susceptible de crises violentes, tous gens nerveux, dont le docteur s'efforçait de maintenir l'équilibre par une vie régulière, à la fois calme et distrayante, et des soins appropriés.

Nul n'aurait su dire quels étaient, parmi eux, les hommes normaux. Robert Langlois, le parachutiste anglais, conservait à longueur de journée, avec un naturel parfait, son attitude sombre de sourd neurasthénique qui s'est résolu, une fois pour toutes, à ne plus jamais parler.

Pierre Ribault personnifiait à merveille un jeune peintre exalté, sujet à des crises de rire hystérique, et Jacques Leroy jouait les musiciens éthérés, planant au-dessus de notre monde misérable sur lequel il redescendait, néanmoins, pour observer avec un intérêt passionné les faits et gestes d'une jeune pensionnaire de la maison, Hélène Asselin.

Hélène se remettait

UN AMI VIENDRA CE SOIR...

Film de Raymond BERNARD.

Scénario de Jacques COMPANEEZ, adaptation et dialogues de Jacques COMPANEEZ et Raymond BERNARD.

Production C. G. C. Édition Francinex.

Récit de Jean GUIBARD.

Avec :

Michel Lemaret	Michel SIMON
Dr Tiller	Paul BERNARD
Commissaire Martin	Louis SALOU
Philippe Prunier	Saturnin FABRE
Dr Lestrade	Marcel ANDRÉ
Jacques Leroy	Jacques CLANCY
Pierre Ribault	Daniel GELIN
Hélène Asselin	Madeleine SOLOGNE
La baronne	Lily MOUNET
Béatrice	Yvette ANDREYOR
Claire	Cecilia PAROLDI

lentement d'un violent choc nerveux éprouvé au cours d'un bombardement qui avait coûté la vie à tous les membres de sa famille.

Sa douce mélancolie ajoutait encore au charme de sa personne; un jeune médecin suisse, venu récemment s'installer pour la saison d'été dans un chalet du pays, l'avait remarquée au cours de ses promenades, et il lui manifestait une sympathie qui n'était pas sans émouvoir cette enfant de vingt ans, si cruellement éprouvée.

Passant devant une ferme isolée, Albert se détacha du groupe de ses compagnons et entra en coup de vent dans une vaste cuisine, où une femme âgée s'occupait à raccommoder.

— Hé! madame Loca! Je ne sais pas si la corvée pourra redescendre pour chercher la soupe ce soir. Les Fritz sont là!

— Oh! ce serait bien dommage; vous allez avoir faim, là-haut, pauvres petits. Je vous l'avais faite bonne, avec du lard dedans.

Les envahisseurs montaient la grand'rue du village, déserte de ses habitants qui regardaient passer la colonne, à l'abri de leurs rideaux soigneusement tirés.

Ils s'arrêtèrent sur la place et firent irruption dans la mairie.

D'une voix gutturale, l'officier nazi se mit à clamer des ordres dont le maire comprenait le sens, malgré son ignorance de la langue allemande.

— Cherchez les armes partout! ordonna-t-il à ses hommes. Nous sommes dans un repaire de « terroristes »!

S'adressant à un interprète, il le chargea de réunir tous les villageois sur-le-champ.

Quelques minutes plus tard, les patrouilles ramenaient la quasi-totalité de la population et la parquait dans la grande salle de la mairie. Devant tous ces gens apeurés, l'Allemand commença l'interrogatoire du maire, par le truchement de son interprète.

— Des armes ont été parachutées dans le pays. Où sont-elles?

— Je vous assure que je ne sais rien. Il y a très longtemps que nous n'avons plus vu d'avions.

— Il y a des armes partout, ici, nous le savons. Et où sont les jeunes gens du village? ajouta l'officier, constatant que le groupe se composait uniquement d'hommes d'âge mûr, de vieillards, de femmes et d'enfants. Partis... dans le maquis?

— Mais, je ne sais pas. Il y en a beaucoup qui travaillent. Ils sont aux champs et dans les bois, à cette heure-ci. Il y en a même plusieurs qui sont chez vous, en Allemagne.

— Vous n'avez pas entendu parler du commandant Gérard?

— Non, je ne le connais pas.

— Évidemment..., ironisa le nazi, qui s'attendait à cette réponse

Ce commandant Gérard, organisateur et idole de tous les maquis des environs, n'avait pas de visage. Nul ne connaissait son identité et il demeurait insaisissable, au grand dam de l'ennemi, qui mettait tout en œuvre pour le capturer.

L'officier décida d'employer la manière forte pour délier les langues.

Choisissant une douzaine d'otages, il les fit conduire dans la salle voisine, où un spécialiste de la torture s'efforça de les faire parler.

Bientôt, des cris affreux s'élevèrent de la pièce, glaçant d'effroi et de douleur les parents des malheureuses victimes. Mais nul ne put, et pour cause, fournir d'éclaircissement sur le fameux commandant Gérard.

***

La troupe s'était répandue dans le village et perquisitionnait, éparpillant les gerbes, lâchant le bétail, vidant les armoires et éventrant la literie

La découverte de la mitraillette oubliée chez Matthieu déchaîna la tuerie. Sans égard pour leur âge, on colla les vieux époux contre le mur de leur maison et on les exécuta séance tenante. Puis, les brutes nazies incendièrent la ferme.

— Partout où vous trouverez des armes, brûlez tout et fusillez immédiatement les coupables, décréta l'officier allemand.

Un moment plus tard, la moitié du village flambait et consumait dans ses ruines les cadavres de tous ceux qui venaient d'être passés par les armes.

L'officier se rendit alors à la maison de santé. Il exigea du docteur que ce dernier réunisse ses pensionnaires et il se livra à une inquisition qui sema le désarroi parmi les malheureux déséquilibrés.

— Où sont les autres? demanda-t-il d'un ton rogue, après avoir procédé à un appel et constaté que le registre de la maison de santé comportait plus de noms qu'il n'y avait de personnes présentes. J'ai dit que je voulais voir tout le monde!

— Il y en a six qu'il faut absolument que vous excusiez, affirma le praticien. Ce sont des malades actuellement alités.

— Il serait dangereux, pour leur santé, de les obliger à se lever, appuya le jeune Dr Pigaut.

— Il faut contrôler ces malades, ainsi que ceux qui ne peuvent, paraît-il, pas bouger, dit l'officier au subordonné qui l'accompagnait. Nous devons tout voir et ne rien croire.

Alors, docteur, vous prétendez que tous ces gens sont irresponsables, qu'ils ne sont pas maîtres de leurs actes? ajouta-t-il en se tournant vers Lestrade.

— Ce sont des malades... Il y a, parmi eux, de grands malades mentaux.

— Des fous, quoi! s'exclama l'Allemand avec un mépris non dissimulé.

— C'est une dure épreuve que vous leur infligez là, lieutenant, et bien inutile, déclara le médecin, qui constatait la nervosité de ses pensionnaires.

— Il n'appartient qu'à nous de savoir ce qui peut nous être utile, coupa son interlocuteur d'un ton rogue. Avez-vous les papiers d'identité de tous vos pensionnaires?

L'Allemand interrogeait le maire, devant la population apeurée.



— Certainement. Les voici...

Ayant feuilleté le dossier qu'on lui présentait, l'officier le referma.

— Bien... Dites-moi, docteur, vous ne soignez pas de blessés dans votre établissement?

— Non, je ne suis pas chirurgien.

— Vous êtes certain que, parmi les malades qui sont incapables de descendre, il n'y a pas quelques blessés?

— Absolument certain!

— Vous n'avez, naturellement, jamais entendu parler du commandant Gérard?

— Jamais!

Le commissaire Martin, maniaque atteint de la folie de la persécution, en profita pour exposer longuement les griefs que son cerveau malade nourrissait contre son entourage.

L'officier allemand, tout d'abord, s'intéressa à ses déclarations, qui paraissaient sensées. Puis il s'impatienta, avec le sentiment de s'être rendu ridicule en écoutant ce fou qui, maintenant, déraillait.

Il passa sa mauvaise humeur sur ses hommes, allant de l'un à l'autre pour multiplier les consignes et les harceler :

— N'oubliez pas de visiter toutes les dépendances de la maison : remises, garages, buanderies. Interrogez sérieusement tout le personnel, infirmiers, infirmières, jardiniers... Tout le monde!

» Faites-les parler, même s'ils n'en ont pas envie. Renseignez-vous, tâchez de savoir qui vient fréquemment ici. Et pas de ménagements pour les soi-disant grands malades qui sont alités. Ne vous laissez pas influencer par leurs comédies. »

A cette dernière recommandation, le Dr Lestrade ne put réprimer son indignaion :

— C'est inhumain, ce que vous faites-là! s'écria-t-il courageusement.

Un malade, énervé, poussa un cri strident et voulut s'élancer vers l'officier. Devançant son geste, un factionnaire le repoussa brutalement et menaça le petit groupe de son fusil.

— Mettez-moi tous ces gens dans un coin de la pièce, décida le lieutenant.

Les malades, habitués à beaucoup de douceur et d'égards, prirent peur et se mirent à hurler, en proie à une véritable crise de folie collective.

— Docteur, calmez-les, faites votre métier! clama l'officier furieux. Sinon, je vous montrerai comment je sais faire le mien.

Le médecin eut un geste d'impuissance; à cet instant, deux soldats allemands parurent dans l'encadrement de la porte-fenêtre, amenant un prisonnier.

— Mon lieutenant, nous venons d'arrêter cet homme dans le jardin.
— C'est un de vos fous, docteur Lestrade?
— Non, lieutenant, je suis un voisin, expliqua rapidement le nouveau venu. Je m'appelle Maurice Tiller, je suis médecin et citoyen suisse, voici mes papiers... Et c'est en tant que médecin et citoyen d'un pays neutre que j'ai estimé qu'il était de mon devoir d'intervenir dans l'action que vous avez entreprise ici.
— Et moi, j'estime que mes actes ne vous regardent en rien!
— Vous oubliez que vous vous trouvez ici dans un hôpital, un terrain neutre...
— Ce n'est pas vous, docteur, qui allez m'apprendre où est mon devoir.
— Votre devoir ne peut être de terroriser ces malheureux. Cela ne vous aidera pas à gagner la guerre. Pour ma part, je me verrai forcé de publier, dans les journaux de mon pays, ce dont je suis témoin en ce moment !...
Le lieutenant, qui examinait les papiers de son interlocuteur, changea d'attitude et lança l'ordre de repli. Puis, il prit congé du Dr Lestrade avec toute sa raideur germanique :
— Je regrette de vous avoir dérangé, docteur. Mon devoir est quelquefois pénible; mais, c'est la guerre...
Lestrade ne broncha pas La guerre n'a jamais été une bonne excuse pour persécuter des civils. Après le départ des Allemands, il serra chaleureusement les mains de Tiller :
— Merci, mon cher confrère... de tout cœur, merci ! Vous avez été très chic, très courageux.
— Mais, docteur, je n'ai aucun mérite; en tant que Suisse, je ne risquais pas grand'chose.
Dès cet instant, Maurice Tiller devint le familier de la maison. Hélène, maintenant, l'admirait autant qu'elle l'aimait; son intervention auprès de l'officier allemand le grandissait aux yeux de la jeune fille.
Chaque après-midi, ils se retrouvaient pour des promenades toujours plus longues, au cours desquelles la jeune fille s'animait en des causeries d'un abandon charmant.



Les docteurs Lestrade et Pigaut prétendaient ignorer l'existence du commandant Gérard.

Très sensible, elle subissait profondément le charme du paysage grandiose de cette belle région.
— Comme on entend bien les cloches..., observa-t-elle, un soir qu'ils s'attardaient à contempler le coucher du soleil derrière les sommets neigeux des glaciers. Elles doivent venir d'un village très lointain... De la Suisse, peut-être? Le son des cloches n'a pas besoin de passeport pour franchir les frontières, observa pensivement la jeune fille. Il est comme mes pensées qui, en sens inverse, s'en vont par delà cette chaîne de montagnes vers un petit village de bonheur calme, dans un pays de paix...
— La frontière est au moins à une quarantaine de kilomètres d'ici, objecta Tiller.
— Oh! Maurice... Je veux que ce soient les cloches d'un village qui n'est pas en guerre, supplia Hélène, à qui cette chimère était douce. Écoutez comme leur son est pur... Il ne porte pas de tourment, mais seulement de la douceur, de l'oubli... C'est si bon, l'oubli...
— Soit, Hélène. Peut-être même sont-ce les cloches de mon village... Maintenant, nous ne sommes plus à cinquante kilomètres près et, en y réfléchissant, je suis né à environ cent vingt kilomètres d'ici, dans cette direction, ajouta Tiller en désignant un point à l'horizon.
— Je vais vous dire comment il est, ce soir, votre village... Je le vois d'ici : sur la place, en ce moment, c'est la sortie de l'église. Les gens marchent sans hâte, il y a des sourires comme aujourd'hui on n'en rencontre plus que rarement chez nous... M. le Maire salue à droite, salue à gauche. Pour les notables, un coup de chapeau plus important.
» En traversant la place, M. le Maire fronce brusquement les sourcils : il y a là un grand espace vide et M. le Maire songe, depuis longtemps, à couronner son œuvre sociale en faisant dresser un monument à cet endroit. La statue de qui?... En tous les cas, celle d'un illustre enfant de son village. »
Et, considérant son compagnon avec une gravité comique, Hélène s'exclama :
— Au fond, Maurice, vous ne seriez pas mal en statue!
Tiller rit franchement de la conclusion de cette évocation pleine de fantaisie. L'esprit primesautier de la jeune fille l'enchantait.
— Il a pris place devant une charmante dame à bandeaux blancs, poursuivit-elle, continuant le jeu. Je vois surtout les yeux de cette dame, de grands yeux très doux. Je la reconnais c'est votre maman, Maurice.
— Vous avez deviné tout à fait juste : M. le Maire — qui s'appelle d'ailleurs chez nous le Syndic — vient, en effet, très souvent à la maison.
— Un peu plus tard, à l'instant même où l'on entend les cloches des troupeaux qui reviennent des pâturages, M. le Maire s'incline très bas pour prendre congé.
» Dans la rue, chacun salue de nouveau et lui, il s'aplatit contre le mur et rentre son gros ventre pour laisser passer les vaches... »
Brusquement, le visage d'Hélène se crispa et refléta une profonde mélancolie :
— Vous ne croyez pas que je suis folle?
— Vous êtes adorable!
— Parce que, vous savez, quelquefois, je le pense moi-même.
— Mais vous êtes stupide, ma petite fille! protesta Tiller, avec beaucoup de sincérité.
Elle secoua douloureusement la tête :
— Quand on a beaucoup souffert, il en reste des marques. Parfois, je me sens comme détachée de moi-même. Je m'observe avec méfiance et même avec une sorte de terreur... Mais, depuis que vous m'accompagnez dans mes promenades, depuis que vous vous intéressez un peu à moi, je me sens beaucoup moins malheureuse.
Tiller, dans un geste d'émotion spontanée, prit la main de la jeune fille :
— Hélène, j'aimerais tant vous faire comprendre...



Les malades, habitués à beaucoup d'égards, se mirent à hurler.

Elle se dégagea, avec un petit rire forcé :
— Mon Dieu, il est déjà six heures! Béatrice sera très fâchée... et notre thé sera froid.
Quand ils arrivèrent à la clinique, la voix ironique de Martin salua leur retour :
— Voici la plus charmante de nos pensionnaires qui rentre de promenade sous la surveillance médicale — et



Le commissaire Martin questionnait Tiller, pendant que Béatrice, maternelle, réparait son pull-over.

tout à fait désintéressée — de notre éminent voisin. Trente-cinq minutes de retard !

Puis, leur barrant brusquement le passage, il ajouta rapidement :

— Avant d'entrer dans cette enceinte, où toute trace de bonheur serait ridicule — comme au seuil des mosquées on doit déposer ses souliers — laissez ici tout symptôme de cette béatitude parfumée d'eau de roses que je lis sur vos visages.

Tiller, feignant de prendre au sérieux ce discours, salua aimablement le singulier personnage :

— Bonsoir, commissaire. Alors, vous êtes en plein travail, à votre poste d'observation ?

— Non, je me repose... Mais j'ai l'habitude de n'être nulle part et partout, ajouta mystérieusement Martin. De tout entendre et de tout voir.

Se penchant vers les jeunes gens, au point de provoquer chez Hélène un mouvement de recul, il déclara :

— Oh ! comme je les connais bien, ces expressions ! J'ai eu l'occasion de les observer chez tant de malheureux qui croyaient voguer vers le bonheur et qui s'en allaient tout droit vers la guillotine. Tous les crimes passionnels ont commencé avec des visages comme ceux-là ! Corrigez-moi ça, docteur Tiller, corrigez-moi ça !

Tiller, amusé, sourit, cependant que son interlocuteur triomphait :

— Là... c'est déjà mieux, à la bonne heure ! Je le retrouve ce petit sourire sceptique derrière lequel, d'ailleurs, il ne se passe rien. Allez, allez, le thé vous attend, il sera froid.

— Je déteste cet homme, murmura Hélène en s'éloignant. Il me fait peur. Excusez-nous d'être un peu en retard, ajouta-t-elle avec un aimable sourire à l'adresse de Béatrice. Le docteur m'a entraînée plus haut que le gros chêne.

— Il a bien fait, approuva l'infirmière. Ça vous a donné bonne mine. J'ai gardé votre thé au chaud.

Maintenant, Martin s'en prenait à Michel Lemaret, malade doux et philosophe, penché sur un appareil de radio :

— Je vois que les messages de Londres vous intéressent beaucoup, monsieur.

— Oui, acquiesça Lemaret avec un sourire angélique.

— Vous ne savez pas qu'il est formellement interdit d'écouter la radio anglaise ? Votre attitude est provocante, monsieur !

Tandis qu'il pérorait, Tiller avait rejoint les Dr Lestrade et Pigaut, occupés à jouer à la belote :

— Hélène a seulement besoin d'un peu plus d'air ; elle étouffe dans votre maison, dit-il aux deux praticiens.

— En fait, elle n'a rien d'une malade mentale, expliqua Lestrade. Seulement, elle a subi récemment un choc effroyable. Songez qu'elle a perdu, au cours d'un bombardement — auquel elle-même n'a échappé que par miracle — son père, qui était un de mes amis, sa mère, sa petite sœur, enfin, tous les siens.

— Pauvre petite ! Mais vous ne croyez pas qu'il peut être mauvais pour elle de se trouver parmi de vrais malades mentaux ?

— Nous ne traitons ici que des cas assez bénins.

— J'ai pourtant l'impression qu'il y a chez vous quelques phénomènes bien atteints.

— Qui ? Ce pauvre M. Prunier, qui se prend pour un brasier ambulant ? Il n'est pas dangereux. Il nous fait bien quelquefois des crises assez fortes. C'est encore une victime de la guerre, celui-là. Depuis que sa femme et son fils ont péri dans l'incendie d'une église, quelque part dans le Nord de la France...

— Un accident ?

— Si vous voulez... Il y avait avec eux quelques centaines de femmes et d'enfants, et des mitrailleuses étaient braquées sur les portes.

— Oh ! je ne pensais pas spécialement à Prunier, mais, votre commissaire Martin, par exemple...

— J'aurais aimé me débarrasser de lui, avoua Lestrade, mais où irait-il ? Et puis, il me fait vraiment pitié. Il se tient pour responsable d'une effroyable erreur judiciaire qui a coûté la vie à un innocent. Il est obsédé par ce qu'il appelle son crime et il est sans cesse à la recherche du vrai coupable.

— Ce qu'il y a de plus troublant, observa Pigaut en mêlant les cartes, c'est que, si on nous trépanait, vous ou moi, on ne trouverait aucune différence entre nos cerveaux, soi-disant sains et celui du commissaire Martin, celui du philosophe et des autres.

— Dans ce cas, quelle assurance pouvez-vous avoir que votre maison n'est pas à demi peuplée de simulateurs ?

— Je n'imagine pas qu'un être normal puisse simuler une



Les F. F. I. se reposaient, sous la garde vigilante de l'un des leurs.

maladie pour venir s'amuser ici ! s'exclama le directeur de la clinique. S'il avait ce goût, son cas serait déjà grave...

— A moins que cet individu n'ait à cela quelque autre intérêt !

— Tiens, coupa Lestrade en se levant de son siège, voilà notre gentille postière.

Et il alla vers Claire, qui rangeait sa bicyclette contre le porche.

Chaque jour, la jeune fille montait le courrier à la maison de santé.

— Quoi de nouveau, en bas ? lui demanda le docteur, tandis qu'elle fouillait dans sa sacoche.

— Ils sont toujours là. Il y en a partout... Ils occupent la mairie et la gendarmerie.

— Rien pour moi, Claire ? demanda le jardinier qui passait avec ses outils.

— Si, une lettre de votre fils, je crois. Je redescends tout de suite. Si on a des lettres à me donner...

Béatrice s'avança :

— Voilà le courrier, ma petite Claire. Il y a un pli recommandé.

— C'est bien tout ? Alors, à demain.

Selon son habitude journalière, la jeune fille s'arrêta au tournant du chemin, hors de vue de la clinique.

Feuilletant rapidement le paquet d'enveloppes qu'on venait de lui confier, elle mit à part l'une d'elles, marquée d'une croix, et, la roulant menue, elle la glissa dans sa pompe à bicyclette. Utile précaution, car sa sacoche de postière était parfois fouillée par la patrouille allemande.

Claire traversa le village, en partie détruit par les terribles représailles allemandes de la semaine précédente.

Arrivée chez elle, elle appela un jeune garçon qui musait, en contemplation apparente devant des soldats occupés à une corvée.

— Nic, tu serais bien gentil de donner un coup de pompe à mon vélo...

— Tu passes ta vie à être à plat ! s'exclama le gamin, qui s'exécuta aussitôt.

Ouvrant habilement la pompe truquée, il s'empara discrètement de la lettre, puis il partit en sifflotant. Un moment après, il parvenait à un pâturage, où un vieux berger gardait son troupeau. Le vieillard s'éloigna, poussant lentement ses bêtes devant lui.

Il atteignit ainsi le contre-bas d'un plateau, à l'extrémité duquel une sentinelle F. F. I. montait une garde vigilante, contrôlant de cet excellent poste d'observation la campagne environnante.

Le berger attendit patiemment l'émissaire qui ne manquerait pas de venir chercher le message dont il était porteur.

Un réfractaire accourut bientôt :

— Pour René, urgent, lui dit brièvement le vieil homme. De la part du commandant Gérard.

Puis, il reprit le chemin du village, cependant que le jeune homme regagnait le quartier général des F. F. I., protégé par une gorge abrupte qui rendait toute surprise impossible.

René, un officier d'une trentaine d'années, au visage courageux et intelligent, prit rapidement connaissance des nouvelles du chef.

— Parachutage cette nuit, entre vingt-trois heures trente et zéro heure, au plateau de Celle! annonça-t-il à ses compagnons. Albert, tu feras préparer les feux! L'officier de liaison nous rejoindra ici à onze heures et dirigera la signalisation.

» Maintenant, il faudrait encore trois hommes pour surveiller cette nuit les mouvements des Boches au village et au croisement des routes de Bretteville et de Genet.

A la clinique, le Dr Lestrade prenait l'air sévère d'un instituteur s'adressant à de petits enfants en faute :

— Personne n'a pris cette loupe sur mon bureau? Il est vraiment regrettable que des faits pareils puissent se produire dans cette maison. La valeur de cet objet — malgré sa monture en argent — n'a rien à faire dans cette histoire. Personne ne sait rien?

Le commissaire Martin était vautré dans un fauteuil, au milieu de la pièce

— Vous êtes bien naïf, si vous croyez les faire avouer en vous adressant à leur conscience, s'exclama-t-il, sarcastique, en désignant ses compagnons, muets et compassés.

— Vous avez un autre moyen?

— Il y en a deux, également simples, mais pas à la portée



Le petit groupe de résistants se réunissait au fond du parc.

de tout le monde. Le premier — la torture — n'aurait aucune action sur ces gens-là. Nous y sommes tous trop habitués par l'usage répété des procédés thérapeutiques qui font de nous vos lamentables cobayes.

» Le deuxième, qui ressort de la criminalogie scientifique, vous est, hélas! interdit. Un psychiatre n'est pas forcément un psychologue. »

— Eh bien! mon cher commissaire, j'attends la vérité de vos lumières.

— C'est une bien petite affaire, affirma Martin avec une moue de dédain. Enfin, étant donné qu'on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent... Mademoiselle Bréatrice!

L'infirmière s'approcha, avec son inaltérable complaisance.

— A vos ordres, monsieur le Commissaire.

Celui-ci promenait sur l'assistance un regard soupçonneux.

— Ai-je dit que le Dr Tiller et Mlle Hélène étaient hors de cause? demanda-t-il soudain.

— Mais, le Dr Tiller n'est pas un pensionnaire de la maison, protesta Hélène, choquée de le voir classé parmi les suspects.

— Ce qui ne signifie pas qu'il ne soit pas amateur de loupes à monture d'argent, observa Martin, imperturbable.

» Allez, allez, docteur, ajouta-t-il avec une soudaine indulgence. Tout le monde sait que vous avez d'autres préoccupations que les loupes, même à montures d'argent. Quant à vous, ma petite Hélène, bien qu'une loupe pourrait ne pas vous être tout à fait inutile, allez vous promener. Le clair de lune ne vous fera pas de mal. »

Laissant Martin s'amuser à mener son enquête, qui devait effectivement lui faire retrouver la fameuse loupe, empruntée par Michel Lemaret, désireux d'observer le cœur des insectes, les jeunes gens s'empressèrent de s'éclipser.

Ces promenades au clair de lune enchantaient tout particulièrement la romanesque Hélène; et Maurice, profondément amoureux, se découvrait une timidité de collégien devant cette pure jeune fille à l'esprit poétique.

Ce soir-là, elle esquissait de gracieux mouvements de danse en laissant flotter son écharpe à la douce brise nocturne :

— Il y avait quatre rayons de lune qui dansaient dans la prairie, disait-elle à son compagnon, expliquant le thème du ballet qu'elle tentait à elle seule de réaliser. Le dieu Pan les accompagnait sur sa flûte. Il avait pris les traits d'un gentil jeune homme... qui vous ressemblait, Maurice. Et l'un des rayons avait pris les traits d'une jeune fille...

— Qui s'appelait Hélène, précisa Tiller, souriant.

— Et ce rayon ne dansait qu'autant que le Dieu le charmait avec sa musique. Oh! dieu Pan, ne cessez pas de jouer, s'écria Hélène avec une expression suppliante, parce qu'alors je resterais clouée à la terre. J'entendrais à nouveau tous les bruits du monde et aussi quelque chose d'extraordinaire, qui souvent me fait mal et qui bat en moi...

— Les rayons de lune ont peut-être un cœur?

— ... Quelquefois...

— Mais le rayon qui s'appelle Hélène danse le soir dans l'herbe humide, en oubliant un peu trop qu'il se réveillera demain en éternuant, comme une simple petite fille enrhumée.

— Ça ne fait rien, puisque demain le dieu Pan apparaîtra sous la forme d'un bon médecin au chevet de la petite fille malade.

» Dix heures et demie, déjà! ajouta Hélène en entendant sonner l'horloge de l'église. Le petit rayon avait tant envie d'aller s'accrocher là-bas, tout en haut de ce grand sapin, et puis de se laisser glisser doucement par les champs endormis, tout doucement, avec le dieu Pan qui tiendrait le bout de son écharpe...

» Vite, Maurice, venez, demanda Hélène, en secouant le doux sortilège qui l'envahissait. Je vais vous accompagner jusqu'à la grille. Il faut que je sois rentrée dans cinq minutes, parce que le Dr Lestrade se croirait obligé de me gronder. Nous nous rejoindrons dans une demi-heure.

— Nous nous rejoindrons? s'étonna Tiller.

— Oui. Nous allons rentrer chacun de notre côté; mais, dès que je serai dans mon lit, et dès que vous serez dans le vôtre, nous fermerons les yeux et, à la même seconde, nous serons réunis ici, sous cet arbre. D'accord?

— D'accord.

Lestrade interrogeait son voleur de loupe d'un ton réprobateur.

— Monsieur Lemaret, pourquoi aviez-vous pris cet objet?

— Eh bien!... par fantaisie... expliqua le malade, toujours



Hélène chantait une naïve berceuse romande.

guilleret. Je vous l'aurais d'ailleurs rendu demain, mais j'avais envie de voir battre le cœur des insectes.

— Je suis au regret, répliqua le médecin, ennuyé et embarrassé, mais vous connaissez le règlement : vous serez consigné deux jours dans votre chambre.

— Est-ce que j'aurai le droit de poursuivre mes travaux sur les petits cœurs? demanda Lemaret, nullement troublé.

(Suite page 10.)



Une jungle très habitée... Johnnie Weissmuller tourne un « Tarzan ». (Photo M. G. M.)

On tourne un traveling dans le brouillard de Londres... au studio. (Photo Warner.)



William Wyler dirige une scène d'église de « Mrs. Miniver ». (Photo M. G. M.)

JE VOUDRAIS QUE MA JAMBE GUÉRISSE, AFIN DE POUVOIR ME RENDRE A L'INVITATION DE CE TÉLÉGRAMME

par RAIMU

Raimu est triste ! Immobilisé sur sa chaise longue, il médite sur certaines injustices qui le navrent et déplore l'incompréhension de ceux qui le blessent, peut-être sans se rendre compte qu'ils s'abaissent eux-mêmes en l'insultant.

Pourtant, voici de quoi le réconforter : il a reçu ces jours-ci la visite de l'imprésario américain M. Arthur Lesser qui a dit, au nom du cinéma d'outre-Atlantique :

« Je veux que Raimu vienne faire un film en Amérique et y jouer La femme du boulanger, *car les Américains l'aiment comme un grand artiste.*

» En Amérique, ajoute M. Arthur Lesser, La femme du boulanger, *en film, a fait beaucoup d'argent.*

» L'Homme qui cherche la vérité *et* Gribouille *se jouent encore. La meilleure salle de New-York m'appartient et je sais mieux que quiconque que le grand public américain, ce que vous appelez ici la masse, paie et fait interminablement la queue pour voir M. Raimu. »*



Je ne crois pas pouvoir le faire, ce film. René Clair veut le commencer en septembre au plus tard, car il doit être à New-York en novembre. Ils annoncent tous que c'est moi qui vais tenir le rôle : hélas ! si je ne le puis, comme je le regretterai.

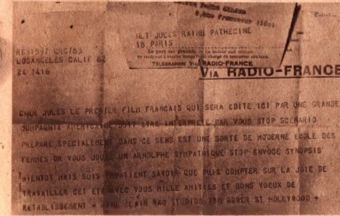
Après, je dois en faire un autre avec une société franco-suisse, et dans ce pays idéal, la Suisse, on me demande pour jouer une nouveauté qui s'appelle : *Marius*.

Mais il y a seize ans que je fais du cinéma et que les critiques m'attrapent. Il y en a un qui a écrit il y a vingt-deux ans : « Quand M. Raimu jouera *L'Homme en habit* on appellera ça : *L'Homme en blouse*. »

Il a écrit encore : « M. Raimu est le plus mauvais acteur qu'il y ait en France. »

J'aurai plaisir à aller à New-York, mais il ne faut pas oublier que je suis de la Comédie-Française, où tout le Comité est très correct avec moi. Mon contrat finit le 14 janvier prochain. A moins que...

La Comédie-Française est le plus beau théâtre du monde, mais comme c'est regrettable que l'on n'ait pas retenu les huit camarades qui viennent de partir. Madeleine Renaud pleurait en faisant ses adieux. Qui



TELEGRAMME VIA RADIO-FRANCE

NLT JULES RAIMU PATHECINE
18 PARIS

RE 1597 CRC/83
LOSANGELES CALIF 62
24 1416

Le port est gratuit. — Le facteur doit délivrer un récépissé à souche lorsqu'il est chargé de recouvrer une taxe.

VIA RADIO-FRANCE

CHER JULES LE PREMIER FILM FRANCAIS QUI SERA EDITE ICI PAR UNE GRANDE COMPAGNIE AMERICAINE DOIT ETRE INTERPRETE PAR VOUS STOP SCENARIO PREPARE SPECIALEMENT DANS CE SENS EST UNE SORTE DE MODERNE ECOLE DES FEMMES OU VOUS JOUEZ UN ARNOLPHE SYMPATHIQUE STOP ENVOYE SYNOPSIS BIENTOT MAIS SUIS IMPATIENT SAVOIR QUE PUIS COMPTER SUR LA JOIE DE TRAVAILLER CET ETE AVEC VOUS MILLE AMITIES ET BONS VOEUX DE RETABLISSEMENT = [illegible] CLAIR RKO STUDIOS 780 GOWER ST HOLLYWOOD +

oserait dire qu'elle n'est pas une artiste ? Je ne crois pas que ce soit les décrets qui les aient vexés, mais ils ont été blessés dans leur cœur, car ils étaient de la *maison*, depuis trente ans !

Au sujet des rôles que j'y ai tenus, M. Baty a écrit que mon exemple était suffisant. Si on m'avait fait jouer ce qui me convient, j'aurais pu interpréter de très belles pièces. Je devais jouer *les Affaires, sont les Affaires*, mais on m'a dit : « Ah ! si l'on se remet à jouer de vieilles pièces comme ça ! »

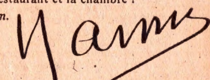
J'étais engagé pour en jouer deux par an. La première année, j'ai joué *Le bourgeois gentilhomme* ; la seconde année : *Le malade imaginaire* et *l'Anglais tel qu'on le parle*, et la troisième, je n'ai pas joué à cause de mon accident.

Voulez-vous savoir quels sont les deux films que j'ai le mieux sentis ? *La femme du boulanger* et *Théodore et Compagnie*, chacun dans un genre différent.

Quand j'étais jeune et que je disais que je voulais faire du théâtre, mon père criait à ma mère : « Ton fils finira au bagne ! » Et me voici comme un forcat, avec deux boulets aux pieds qui sont des béquilles.

Avec cette jambe malade, je me complais dans des souvenirs et je me rappelle le temps où, à Toulouse, en 1906, je gagnais 60 francs par jour et dépensais 4 francs quotidiennement pour le restaurant et la chambre !

Au revoir, *Mon film.*



Du STUDIO à L'ECRAN

Parmi les films qui viennent d'être achevés dans nos studios, citons :

MACADAM. — C'est l'histoire d'un malfaiteur (Paul Meurisse) qui tue la femme (Françoise Rosay) qui l'a dénoncé à la police. Il mourra à son tour, assassiné par la fille de sa dénonciatrice (Simone Signoret).

C'est un scénario de Jacques Viot (l'auteur du *Jour se lève*), réalisé par Marcel Blistein, sous la direction de Jacques Feyder.

MARTIN ROUMAGNAC. — Une Australienne (Marlène Dietrich), venue en France, se marie en province, après une vie assez agitée. Devenue veuve, elle rencontre l'entrepreneur Martin Roumagnac (Jean Gabin) et mourra finalement, victime de l'amour trop violent de celui-ci.

Pierre Véry a adapté ce roman de R. Wolff. La réalisation est de Georges Lacombe.

LES CHOUANS. — Au cours des luttes qui opposent, en 1799, les « Bleus » et les « Rouges », l'amour rapproche un homme et une femme appartenant aux partis antagonistes. Jean Marais, Madeleine Robinson, Louis Jouvet et Madeleine Lebeau sont les principaux interprètes de ce film réalisé par Henri Calef, d'après le roman de Balzac adapté par Pierre Brive et dialogué par Charles Spaak.

LA SEPTIÈME PORTE. — Le jeune mendiant Ali (Georges Marchal) hérite d'un pacha. Il enfreint la défense qui lui est faite de franchir l'une des portes de son palais. Sa punition sera de connaître d'avance tout le déroulement de sa vie. Il n'y reviendra que sous l'aspect d'un vieillard désabusé.

Cette légende arabe, tournée au Maroc, a pour autres interprètes Maria Casarès et Aimé Clariond. La réalisation est d'André Zwobada.

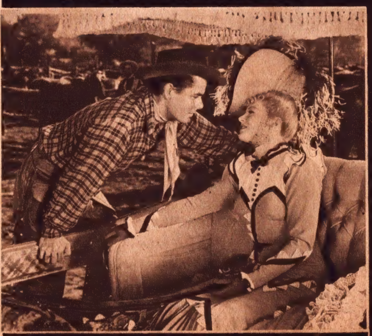
LE BATAILLON DU CIEL. — De jeunes Français, évadés en Angleterre, forment un bataillon de parachutistes. Au moment du débarquement allié, ils donneront la mesure de leur héroïsme au cours d'une rencontre avec une division allemande. Ce film, entrepris il y a un an avec Pierre Billon pour metteur en scène, a été repris dernièrement par Alexandre Esway. Les interprètes sont Pierre Blanchar, René Lefèvre, Bussières, Le Gall, Pierre Louis, etc.



Une scène de « Mrs. Miniver », avec Teresa Wright, W. Pidgeon et Greer Garson. (Photo M. G. M.)



Une scène dramatique de « La Femme au portrait », de F. Lang. (Photo R. K. O. Radio.)



Glenn Ford et Claire Trevor dans « Les Desperados », un « western » en couleurs. (Photo Columbia.)



(Suite de la page 7.)

Tandis que les maquisards prenaient livraison de cette précieuse manne, d'autres avions apparurent, allemands cette fois, qui arrosèrent le plateau d'explosifs. Ils firent plusieurs victimes et détruisirent une partie du chargement anglais.

Malgré la permanence du danger et leur existence précaire, le courage et l'enthousiasme des réfractaires ne faiblissaient pas. Ils savaient que les troupes de débarquement alliées progressaient et qu'ils seraient bientôt appelés à jouer un rôle actif dans la libération du pays.

L'attente de cet instant était plus épuisante pour les pensionnaires de la maison de santé, tenus à composer leur personnage sans relâche, dans cette atmosphère si déprimante de folie.

Leurs rares instants de détente, ceux où ils pouvaient s'isoler dans le parc et causer librement entre eux, étaient rares et fugitifs. Jacques Leroy en profitait pour parler d'Hélène, qui se reprenait à vivre depuis qu'elle sortait en compagnie de Tiller.

Le pauvre garçon se réjouissait de la voir moins obsédée, mais il ne pouvait se défendre d'un sentiment de jalousie bien naturel. Il critiquait ces longues promenades qu'il qualifiait d'épuisantes.

— Lestrade est formel, il faut absolument qu'elle se ménage, disait-il. Hélène est hypersensible, c'est déjà trop qu'elle soit au courant de notre activité.



— Revenez, ma chérie. Il faut que ce soir, cette nuit, nous soyons ensemble, ici.

Pierre Ribault plaisantait les idées sombres de son ami, son cafard, sa jalousie. Mais, à d'autres moments, la contrainte devenait trop lourde pour ce garçon de dix-huit ans et il s'abandonnait, comme un gosse :

— J'en ai marre de faire le fou, s'exclamait-il avec de vraies larmes. Je n'en peux plus, j'en crève!

C'était alors au tour de Jacques de le remonter :

— Voyons, mon Pierrot, tu ne vas pas te laisser dégringoler comme ça! Tu crois que je n'en ai pas marre, moi? Et notre parachutiste qui fait le sourd-muet depuis des jours et des jours. Tu crois qu'il n'aimerait pas mieux être ailleurs, lui aussi?... Seulement, nous n'avons pas le droit de discuter.

— Mais, à quoi bon cette comédie?... Pour tous ces cinglés?... ajouta le jeune garçon avec une moue de dégoût.

Son camarade le prit aux épaules :

— Écoute, Pierre, tu n'es pas fou, toi?

— Non, pas encore, je ne crois pas...

— Moi non plus, j'imagine... Mais, parmi les autres, les vrais marteaux, il peut y en avoir un, ou deux, ou trois qui simulent comme nous, pour nous posséder, pour mettre la main sur nos dépôts d'armes, notre émetteur, toutes nos ramifications, tout notre état-major. Il y a des employés, ici, des allées et venues, on ne sait pas toujours à qui on a affaire. Et puis, quoi, c'est la consigne.

— N'empêche que, si je connaissais le commandant Gérard, je ne serais pas long à lui demander de me relever! Toi, tu as déjà organisé des camps, fait des coups de main... Qu'est-ce que je fous, moi, comme un gosse, tu l'as dit, toujours pendu aux jupes de ma sœur?

— Une chic sœur, Béatrice. Tu peux en être fier, c'est une femme merveilleuse. Depuis qu'ils ont pris son mari, je crois bien qu'elle s'est encore raidie.

— Hélène, restez ici, ne me quittez plus.

— Mais oui; tenez, ajouta le docteur en lui offrant la fameuse loupe, avec cet instrument ça vous sera peut-être plus facile.

Mais déjà, Lemaret se désintéressait de son larcin.

— C'est-à-dire que... j'aimerais mieux la jumelle de courses du commissaire Martin.

— Onze heures, annonça Béatrice en frappant dans ses mains. Allons, allons, tout le monde au lit!

Dans le parc, Hélène et Tiller atteignaient la grille.

— Il faut que je vous quitte, maintenant, Maurice; n'oubliez pas notre rendez-vous, quand nous aurons les yeux fermés. Bonne nuit.

Tiller l'attira à lui, la prenant aux épaules, presque avec violence :

— Il avait raison, ce commissaire. Vous avez besoin d'une loupe, Hélène, parce qu'il y a une chose que vous ne voyez pas, que vous vous obstinez à ne pas voir!

La jeune fille lui sourit :

— Non, Maurice. Je n'ai pas besoin de loupe. Je sais... je vous aime aussi...

Et leurs lèvres se joignirent, dans une caresse éperdue.

Quand Hélène rentra, le salon était désert. Seul, Jacques Leroy s'attardait au piano, jouant en sourdine une mélodie de sa composition. Hélène tenta de traverser la pièce sans se faire remarquer, mais le musicien l'arrêta au passage :

— Je jouais pour vous, Hélène; je joue souvent pour vous, même quand vous n'êtes pas là. Seulement, vous m'écoutez de moins en moins.

— Vous vous trompez, Jacques. J'ai toujours le même plaisir à vous entendre.

— Pourtant, j'ai bien l'impression que mon pauvre langage musical vous échappe chaque jour davantage. Vous ne voulez plus le comprendre, ou peut-être vous ne le pouvez plus.

Hélène, immobile au milieu de la pièce, paraissait gênée et hésitante. Elle se décida cependant à s'approcher du piano.

— Hélène, quand vous êtes près de moi, comme à présent, ma vie prend un sens différent : son vrai sens! Il y a des mots que je voudrais vous dire...

— Pas maintenant, Jacques, pas ce soir; ce sont d'autres mots qui doivent nous gonfler le cœur, les mots qui flottent dans l'air tout autour de nous et que vous-même, parfois, dites si bien... Vous me comprenez, n'est-ce pas?

Presque insensiblement, le thème musical changeait sous les doigts du musicien; le chant d'amour faisait place à un chant martial, le chant de la délivrance, et les âmes d'Hélène et de Jacques s'élevaient, vibrant d'un même élan de patriotisme fervent.

Au plateau de Celle, René et ses compagnons achevaient d'édifier des bûchers, dont les flammes désigneraient, tout à l'heure, aux avions amis, les lieux propices au parachutage.

Quand le ronronnement des appareils annonça leur approche, le plateau était tout illuminé par les feux. Six avions piquèrent au sol, lâchant quinze tonnes de ravitaillement et de matériel.

***

Le petit groupe de résistants, réuni au fond du parc, attendait le Dr Lestrade qui allait venir, comme chaque jour, leur donner les nouvelles de la radio anglaise. Pierre Ribault était de plus en plus impatient. Des colonnes alliées, engagées sur la route Napoléon, approchaient. Allait-on, jusqu'au bout, se confiner dans l'inaction et laisser les Boches se replier tranquillement ?

Quand le docteur rejoignit ses amis, il paraissait ému.

— Le message nous est parvenu tout à l'heure : « Un ami viendra ce soir ».

Cette phrase, prononcée par le speaker de Londres, était celle qu'ils attendaient pour entrer en action.

— Alors, ça y est, docteur ? demanda Pierre, fou d'enthousiasme.

— Oui, mes enfants. Si le message est répété ce soir deux fois, ce sera notre tour.

— Enfin !...

Pigaut plaisanta son jeune compagnon :

— Eh bien ! tu vois s'il est question de laisser les Boches se débiner !

Pierre, apercevant une larme qui roulait sur la joue de sa sœur immobile, se précipita vers elle :

— Béatrice ! Qu'est-ce que tu as ?... C'est la minute que nous avons tant attendue !

— Je pense à lui... murmura l'infirmière.

— Nous y pensons tous ! Mais, maintenant, ils vont payer, affirma le jeune garçon.

— Voici les instructions du commandant Gérard, poursuivit Lestrade. Nous sommes ici au centre du bastion Alpes et nous contrôlons quatre voies d'accès capitales qui peuvent servir à la retraite de l'ennemi : la route départementale, le pont près de l'usine, les gorges et le viaduc.

» Pigaut, vous prendrez contact avec René. Il se chargera de la route. Vous joindrez aussi Anjou, il est au-dessus des gorges. Il a reçu tout le plastique nécessaire. Et puis, vous passerez à l'usine prévenir Roger pour le pont. Quant au viaduc, nous nous en chargeons; il est miné par nos soins. Le commandant a désigné l'un de nous pour le faire sauter; c'est toi, Pierrot ! »

A cette nouvelle, le frère de Béatrice poussa un cri de joie :

— Mes enfants ! Je vais flanquer aux Boches un de ces feux d'artifice !

— Une fusée rouge donnera le signal de l'attaque générale des maquis. Ils descendront tous vers la plaine dans un mouvement convergent qui coupera aux Allemands toute possibilité de retraite.

— Mais, docteur, objecta l'infirmière, à l'heure où passera le message, tous les malades seront probablement au salon...

— Nous trouverons un bon moyen pour les envoyer immédiatement dans leurs chambres. N'est-ce pas, Jacques, Pierre ?

— Mais oui, docteur.

Les Allemands, de leur côté, prenaient toutes les précautions utiles. Un officier circulait de détachement en détachement, transmettant les ordres. Il fallait, à tout prix, maintenir les positions dans la montagne jusqu'à nouvel ordre et nettoyer tous les nids de terroristes qui risquaient de gêner le repli. L'action serait dirigée par le capitaine Brandt, du Service Secret.

***

Hélène s'enivrait à la pensée que, bientôt, elle serait la femme de Maurice et qu'il la conduirait de l'autre côté de la montagne, dans ce village paisible où sa vieille maman les accueillerait tous deux les bras grands ouverts.

Assise devant le piano, dans la charmante pièce rustique dont Tiller avait fait un studio, elle chantait une naïve berceuse romande.

Tant de paix et tant de douceur l'entouraient dans cette maison amie que les visions d'horreur dont s'épouvantait encore la jeune fille finissaient par s'estomper.

Près de Maurice, Hélène se sentait apaisée, protégée, réconfortée, tant il est vrai que l'amour est capable de guérir les plaies les plus douloureuses de l'âme.

— Qu'est-ce que vous dites de cette chanson, Maurice ?

— Elle est charmante.

— C'est tout ce qu'elle vous inspire ? protesta la jeune fille, déçue. J'ai appris avec beaucoup de peine cette chanson de votre pays, pour vous faire plaisir. Il paraît qu'on la chante souvent dans les villages de vos hauts plateaux les jours de noces.

Tiller la prit dans ses bras, lui murmurant à l'oreille :

— On la chantera pour nous, bientôt... Ce jour-là, vous serez ma femme, Hélène. Notre nouvel univers sera notre petite maison...

— Auprès de vous, je retrouve la douceur d'un foyer... Tous les mauvais souvenirs qui me hantent se fondent quand nous sommes ensemble.

— Hélène, restez ici, ne me quittez plus...

A cette prière, elle se redressa, le regard anxieux :

— Dites-moi, en toute franchise... N'avez-vous pas quelque appréhension de cette inconnue que je suis pour vous ?

— J'aime tout de cette inconnue, tout ce que je ne connais pas, tout ce que je connais, tout ce que je devine.

— Mais, Maurice, si j'étais différente de ce que vous imaginez ? Si j'étais une autre ?...

— J'aimerais cette autre. Moi aussi, après tout, je suis peut-être un autre que vous ne soupçonnez pas... Eh bien ! ces deux êtres que nous ignorons, s'ils existent, s'aiment comme nous nous aimons !

— Ne plaisantez pas... J'ai tant besoin que vous sachiez tout de moi...

Un bruit de pas la fit tressaillir nerveusement, et elle s'arracha aux bras de son compagnon pour courir à la fenêtre.

— Encore eux, encore et toujours..., murmura-t-elle en regardant passer une patrouille allemande. Il ne peut donc pas y avoir une minute heureuse... Oh ! ce bruit de bottes affreux, qui ranime tout le passé, qui m'écrase le cœur ! Pour qui viennent-ils ?

— Hélène, calmez-vous... demanda tendrement Tiller. Ils passent seulement. Je vous jure qu'ils ne vous feront pas de mal. Ils ne pourront jamais plus vous faire de mal.

— Vous me protégerez, Maurice ?

— Vous n'aurez jamais rien à craindre auprès de moi.

— C'est vrai, quand je serai votre femme, je serai Suisse, comme vous. Chéri, il faut que je vous quitte; ils vont s'inquiéter, là-bas...

— Non, Hélène, je ne vous laisse plus partir. Aujourd'hui, nous resterons ensemble

La jeune fille, presque inerte dans les bras de son compagnon, trouva tout de même le courage de protester :

— Il faut que je parte, mais je me sens si faible, auprès de vous... Aidez-moi, mon amour, chassez-moi...

A regret, Tiller desserra son étreinte. Mais un scrupule lui venait :

— Alors, allez, Hélène. Je ne vous accompagnerai pas. Je ne voudrais pas vous influencer par ma présence; je resterai ici, mais je vous attendrai. Revenez, ma chérie. Il faut que, ce soir, cette nuit, nous soyons ensemble, ici. Dites-moi que vous reviendrez, c'est une prière...

Tandis que le docteur et ses compagnons, réunis comme chaque soir dans le grand salon de la clinique, entendaient pour la seconde fois à la radio de Londres le fameux message qui allait déclencher la bataille dans leur section, Hélène quitta subrepticement la pièce et prit le chemin du chalet de Tiller.

— Monsieur Prunier, disait Lestrade à son pensionnaire penché sur l'appareil récepteur, voulez-vous, je vous prie, arrêter la radio. J'ai déjà dit que je ne voulais pas qu'il soit question de guerre ici.

— Un bon point, docteur, approuva le commissaire Martin. Vous devenez raisonnable. J'allais être obligé de sévir !

— M. Jacques va nous faire un peu de musique, proposa Béatrice.

— Je vais vous jouer ma dernière composition, annonça le jeune homme d'un air sombre. Je l'ai appelée : *Prélude à la mort.*

Quelques accords plaqués firent tressaillir l'assistance, puis le musicien se mit à jouer avec une violence effrénée, tout en psalmodiant les sombres tableaux que sa musique voulait évoquer :

— La Mort approche, portant sa faux... elle nous prendra traîtreusement par le cou... L'univers se disloque... Les mondes s'entrechoquent... La terre éclatera... comme un cœur trop las... Ivre d'avoir raison... dans son dernier délire... sous son tas de canons... l'homme crèvera de rire !

Jacques Leroy jouait son « Prélude à la Mort ».





Maurice branchait son réveil sur un fil électrique.

Maintenant, le jeune homme poussait de véritables hurlements et sa crise d'hystérie menaçait de gagner les malades, bouleversés par une semblable séance.

— Béatrice, voulez-vous veiller à ce que tout le monde monte immédiatement, décida rapidement le docteur. Mesdames et messieurs, je regrette de vous faire monter chez vous avant l'heure habituelle, mais cet incident a créé un état d'excitation qui est extrêmement regrettable et même dangereux pour plusieurs d'entre vous.

— Maurice, gardez-moi... murmurait à la même seconde Hélène à Tiller, qui l'étreignait passionnément.

***

Tandis que Pierre Ribault se dirigeait vers le viaduc, le docteur, Béatrice et Jacques déplaçaient la bibliothèque, qui masquait un placard rempli d'armes.

Comme ils achevaient de mettre celles-ci en état, un gémissement étouffé parvint du dehors. C'était Pierre qui revenait, sans avoir accompli sa mission. Touché par une sentinelle, le pauvre garçon avait eu l'énergie de revenir sur ses pas. En rampant, il avait franchi la distance qui séparait le mur d'enceinte du parc et la clinique.

— Perforation intestinale, hémorragie interne, diagnostiqua le Dr Lestrade, après un rapide examen. Il a déjà perdu beaucoup de sang. Ce n'est pas désespéré, mais il faudrait pouvoir l'opérer tout de suite.

— Docteur, il faut tout tenter ! supplia Béatrice.

— Malheureusement, je ne suis pas chirurgien, et Pigaut est déjà loin. Allez chercher le Dr Tiller, lui peut le sauver. Ne lui dites surtout pas de quoi il s'agit, demandez-lui simplement de venir de toute urgence.

Maurice Tiller contemplait avec une douce émotion le visage émouvant d'Hélène endormie quand on frappa à sa porte.

Enfilant sa robe de chambre, il alla ouvrir :

— Mademoiselle Béatrice! Qu'est-ce qu'il y a?

— Le Dr Lestrade vous demande de venir immédiatement.

— A cette heure-ci? C'est donc tellement important?

— Très important!

— Mais, de quoi s'agit-il?

— Je ne sais pas exactement, le docteur vous expliquera... Mais c'est très grave, venez vite!

— Bien... Allez, je vous suis dans un instant.

Rentrant dans la chambre à coucher, il s'habilla rapidement. Hélène, à demi réveillée, se dressa sur son séant comme il branchait le réveil, placé sur la table de chevet, sur un fil électrique.

— Qu'est-ce qu'il y a, chéri?... Qu'est-ce que tu fais avec ce réveil? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Rien, mon petit...

Remarquant sa tenue, elle s'étonna

— Tu sors?... Maintenant?

— Oui, mais je reviens tout de suite.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Le Dr Lestrade m'a fait appeler.

— C'est à cause de moi...

— Je le crois aussi... Tu ne veux pas que j'y aille?

— Si, Maurice! Il faut que tu voies le docteur. Essaie de lui faire comprendre...

— Il comprendra... Dors, ma chérie, sois sans inquiétude.

Il s'agissait, naturellement, de tout autre chose que des amours d'Hélène et de Tiller.

— Un accident, expliqua brièvement Lestrade à son visiteur. Pierre était ce soir dans un état d'exaltation extraordinaire. Il a fait une fugue, en proie sans doute à des visions. Une patrouille lui a tiré dessus, on vient de me le ramener avec une blessure au ventre. Il doit y avoir de multiples perforations, avec hémorragie d'au moins un gros vaisseau. Le pouls est faible, il se refroidit, il faut opérer d'urgence.

— Alors... c'est pour opérer que...

— Ne perdons pas de temps, coupa le Dr Lestrade, trop troublé lui-même pour observer l'attitude embarrassée de son interlocuteur. Venez vous rendre compte par vous-même.

L'entraînant dans la salle d'examen, il lui montra le blessé, épuisé et exsangue.

— Une opération, dans cet état de faiblesse, pourrait être fatale, observa Tiller à voix basse.



— Dors, ma chérie, sois sans inquiétude.

— Mais voyons, docteur, il ne nous reste pas d'autre chance! Dans ces sortes d'hémorragies, on ne peut qu'opérer. Votre hésitation m'étonne, il n'y a pas une seconde à perdre. Venez prendre une blouse.

— Il y a longtemps que je n'ai pas opéré... des cas semblables...

— Vous m'aviez bien dit que vous faisiez de la chirurgie générale?

— ... Oui...

— Il ne s'agit que d'une simple laparatomie avec large exploration. Vous avez dû en faire des quantités.

— Oui... évidemment... mais... enfin, il y a déjà quelque temps...

— Dans un cas pareil, chaque minute compte !

Tout en parlant, les deux hommes se lavaient les mains et se préparaient pour l'opération.

— Docteur Tiller, vous êtes très distrait! s'exclama tout à coup Lestrade, en regardant son confrère d'un air stupéfait.

— Pourquoi?

— Regardez-vous dans la glace!

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

— Même un étudiant de première année sait qu'une blouse de chirurgien se ferme par derrière !

— C'est que, probablement, je n'ai pas encore fait ma première année de médecine, déclara Tiller, soudain très dur, en retirant la blouse d'un geste sec.

— Vous n'êtes pas médecin, balbutia Lestrade interdit. Mais, alors?...

— Je ne m'appelle pas Tiller; mon nom est Brandt, Karl Brandt, du Service Secret allemand. Et j'ai quelques questions à vous poser, ajouta-t-il en braquant le canon d'un revolver sur le directeur de la clinique.

Comme Lestrade voulait se rendre auprès de Pierre, il lui intima l'ordre de ne pas bouger.

— Mais il y a là un enfant qui se meurt, protesta le médecin.

— Vous n'y pouvez rien, vous n'êtes pas plus chirurgien que moi.

— J'ai un devoir à remplir, il n'y a pas de force qui puisse m'en empêcher.

— Vous vous trompez!

— Eh bien! tirez-moi dans le dos, conclut Lestrade, en traversant résolument la pièce.

Béatrice venait de recouvrir le visage de son frère.

— C'est fini..., balbutia-t-elle dans un souffle.

— Vous voyez bien qu'une opération était inutile, persifla le faux Tiller. Je vous surprends, mademoiselle Béatrice? Que voulez-vous, les masques devaient tomber seulement à minuit et puis, un accident, une maladresse obligent les vrais visages à se révéler un peu plus tôt que prévu. Les braves fous sont des simulateurs, l'éminent psychiatre et son infirmière des conspirateurs, et l'aimable voisin...

— Un espion! coupa Lestrade, méprisant.

— J'avais besoin de m'offrir votre amitié et votre estime pour mener à bien mon enquête... Je me les suis offertes.

— Assez! s'exclama Béatrice, incapable d'en supporter davantage. Vos railleries, ici, sont abominables. Faites votre métier, interrogez-nous...

— Pas ici, objecta Lestrade, en présence de ce pauvre enfant...

— Oh! vous êtes trop sensible pour un médecin, ironisa l'Allemand. Ce jeune terroriste s'est bien fait tuer au cours d'une mission dont l'avait chargé votre chef, le commandant Gérard, qui se trouve dans cette maison?

— Pourquoi voulez-vous que ce commandant soit précisément ici? Pourquoi ne serait-il pas ailleurs... s'il existe, ajouta Lestrade d'un ton sceptique.

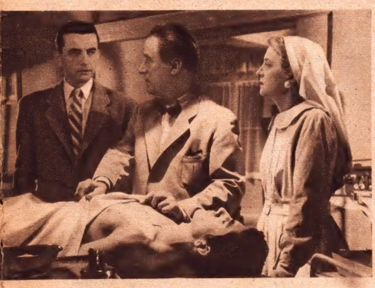
— Il existe et il n'est pas ailleurs. J'ai appris beaucoup de choses depuis vingt-deux jours que je mène mon enquête. Votre dépôt d'armes, votre appareil émetteur...

— Mais c'est absurde...

— Non. Ce qui pourrait paraître absurde, c'est qu'un attaché au Service Secret allemand ait pu laisser subsister jusqu'à ce jour ce repaire de terroristes. J'avais mes raisons, poursuivit l'espion. Les comparses ne m'intéressaient guère, ils pouvaient attendre; mais j'avais besoin de ne pas donner l'éveil pour mettre la main sur le commandant Gérard, qui, déjà deux fois, m'avait filé entre les doigts.

— Je déplore vraiment que tous vos talents ne vous aient mené qu'à soupçonner un vieil homme de science et quelques pauvres malades. C'est un maigre résultat.

— Je ne me suis pas trompé! affirma Brandt, très sûr de lui. Mon opération eût été terminée dans quelques jours. Le développement de la situation militaire m'a décidé à brusquer les choses et à fixer le dénouement à... dans deux heures, précisa-t-il en consultant son bracelet-montre. Votre S. O. S. nocturne et mon incapacité en matière chirurgicale vous donnent une chance de tirer votre épingle du jeu, vous, docteur... ainsi que votre assistance. Alors, la vérité? ajouta brusquement l'espion. Qui est-ce?



— Une opération dans cet état de faiblesse pourrait être fatale, observa Tiller.

— Nous ne savons pas ce que vous voulez dire.

— Et même si nous le savions, nous ne parlerions pas davantage, ajouta Béatrice.

— A votre aise! Mais, puisque vous ne voulez pas m'aider, je ne tolérerai pas, moi, que vous me gêniez. Veuillez entrer là et y demeurer tranquillement, décida Brandt en désignant le vestiaire.

Ayant enfermé Lestrade et Béatrice, il mit la clé dans sa poche et s'apprêtait à monter au premier étage, quand un coup sec, appliqué sur son avant-bras, lui fit lâcher son revolver. Le commissaire Martin, auteur de cette agression si brutale, s'empara de l'arme avec une remarquable dextérité et la braqua sur l'espion :

— Haut les mains! ordonna-t-il à son adversaire. Maintenant, à nous deux, Herr Brandt. Le commandant Gérard, c'est moi! Ainsi, vous ne reculez pas devant les procédés les plus lâches pour arriver au but!

— J'ai fait mon devoir.

— Vous autres avez une conception du devoir qui, jusqu'à présent, a échappé au reste de l'univers... Vous n'avez pas à être fier de méthodes telles que la comédie de votre entrée dans cette maison, vos spéculations sur les sentiments de gratitude, d'amitié et même d'amour...

— Vous faites allusion à mes relations avec Hélène? coupa le cynique personnage, toujours plein de morgue.

— Je ne veux pas qu'Hélène soit mêlée à cette histoire.

— Elle l'est beaucoup plus que vous ne le croyez!

— Que voulez-vous insinuer?

— Je n'insinue rien. Je vous informe.

Robert Langlois et Jacques Leroy, alertés par leur chef, délivraient Béatrice et le Dr Lestrade.

Tous entouraient maintenant l'espion qu'ils avaient cru un ami.

— Nous allons contrôler vos informations, décida le commandant Gérard. Mademoiselle Béatrice, voulez-vous aller réveiller Mlle Hélène et la prier de descendre.

L'ombre d'un sourire amusé passa sur la figure de Brandt, mais il se tut.

— Docteur, annonça bientôt l'infirmière, Mlle Hélène n'est pas dans sa chambre, son lit n'est même pas défait.

— Évidemment, puisqu'elle est dans le mien, expliqua tranquillement l'espion.

A cette nouvelle, le petit groupe tressaillit.

— Elle sait que vous êtes Allemand?

Pour la première fois, l'arrogance du faux Tiller fit place à une gêne visible. Il hésita et secoua négativement la tête. Puis, il expliqua qu'il avait attiré Hélène chez lui, afin de lui épargner le sort réservé cette même nuit à tous les habitants de la clinique.

— La maison de santé est cernée; on peut encore entrer dans cette maison, mais nul ne peut franchir le cordon de troupes qui l'entoure et passera à l'attaque à mon signal.

— Ne craignez-vous pas d'éprouver quelques difficultés à le donner, ce signal?

— Aucune. Avant de répondre au pressant appel du Dr Lestrade, j'ai pris mes précautions. Mon réveil déclenchera dans trente-neuf minutes une fusée verte. Cette demeure sera détruite de fond en comble... Les vrais malades eux-mêmes ne pourront pas être épargnés. A mon sens, ce ne sera pas un mal, d'ailleurs... Il me paraît ridicule que, dans un pays ruiné et affamé comme la France, on nourrisse encore des individus qui ne sont plus qu'une gêne pour la société.

— Que voulez-vous, ironisa à son tour le commandant Gérard, nous sommes encore une nation arriérée. Nous ne connaissons que par ouï-dire les méthodes industrielles de stérilisation, de vivisection appliquée aux êtres humains, et surtout ces fameux camps d'extermination qui placent votre pays au pinacle de la civilisation et de la culture.

— Qu'est-ce que vous faites tous ici? s'étonna Hélène en entrant dans la pièce. Que se passe-t-il, Maurice? Que leur avez-vous dit?

— La vérité.

— Et c'est pour cela que vous êtes tous réunis autour de lui comme des juges? protesta violemment la protégée du Dr Lestrade. A quel titre? N'étais-je pas libre? Quelqu'un, ici, a-t-il des droits sur moi? Je suis majeure et j'aime Maurice Tiller!

— Il n'y a pas de Maurice Tiller, expliqua doucement le docteur. Mais le capitaine Karl Brandt, du Service Secret allemand.

— Quoi?... Que voulez-vous dire?

— M. Karl Brandt va vous expliquer, déclara le commandant Gérard.

— Je n'ai pas d'explications à donner! coupa sèchement l'intéressé, cependant qu'Hélène, qui se refusait encore à comprendre, tournait sa colère contre le pseudo Martin :

— C'est encore une de vos inventions! Vous avez le génie du mal... C'était trop beau, notre amour, il fallait le salir, le briser! Cette fois, vous avez tout de même dépassé la mesure. Et vous autres, vous l'avez cru! ajouta-t-elle, en faisant face au petit groupe de ses amis consternés. Vous qui connaissez le commissaire Martin!

— Ma petite Hélène, il n'y a plus ici de commissaire Martin, mais seulement le commandant Gérard, notre chef, précisa le Dr Lestrade.

Hélène dut se rendre à l'évidence. Le chef vénéré et inconnu qui guidait leurs efforts patriotiques se cachait sous les traits d'un dément antipathique, cependant qu'elle s'était laissée abuser par un espion nazi.

En proie à un atroce désespoir, elle s'abandonna contre l'épaule de Béatrice, qui trouvait le moyen d'oublier sa douleur pour se pencher sur une autre infortune.

Se ressaisissant enfin, et faisant un violent effort pour



— Je ne tolérerai pas que vous me gêniez, déclara l'espion.

retrouver son calme, Hélène interrogea le commandant Gérard et ses compagnons :

— Vous ne croyez pas que je vous ai trahis ?

On la rassura. Sa loyauté ne faisait de doute pour personne.

— Ma petite Hélène, ce n'est plus le commissaire Martin qui vous parle, lui dit gravement ce dernier. Essayez d'admettre que c'est un ami qui comprend votre peine, et faites effort pour lui répondre.

— Je suis à vos ordres, commandant.

— Cet homme nous dit qu'il y a dans sa chambre un réveil électrique. L'avez-vous vu ?

— Oui. J'ai remarqué qu'il était branché sur la prise de courant. Mais pourquoi cette question ?

Apprenant quels événements se préparaient, Hélène voulut retourner chez son ami pour arrêter le réveil Le commandant l'en empêcha :

— Vous ne passeriez pas ; on peut entrer à la clinique, mais impossible d'en sortir...

— Ils vous tueraient comme mon pauvre Pierrot, ajouta Béatrice.

— Pierrot est mort ? balbutia Hélène, bouleversée. Et Pigaut ?... Où est-il ?

— En mission. Nous l'attendons.

— Il a peut-être fait davantage que remplir sa mission, observa le commandant, qui savait que le médecin se chargerait du viaduc si le jeune Ribault ne parvenait pas à le faire sauter.

» Il n'y a plus une seconde à perdre, ajouta-t-il rapidement. Il faut mettre les malades à l'abri. Béatrice et vous, docteur, vous allez les faire descendre au sous-sol. Les infirmières resteront avec eux. Les hommes de tous les services seront avec nous. Amenez celui-ci dans le bureau, ajouta-t-il en désignant Brandt. L'un de vous le gardera.

— Pourquoi le ménager ? objecta Béatrice. Nous avons besoin de tous nos hommes.

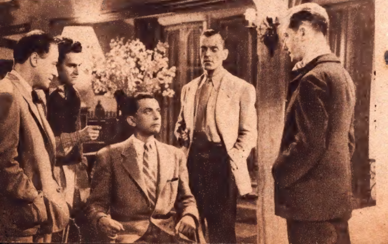
— Sa vie peut protéger celle de tous ces pauvres malades qui ne sont pas responsables de nos actes.

— Eh bien ! s'il faut quelqu'un pour le surveiller, pourquoi pas moi ? Je vous jure qu'il ne s'échappera pas !

— Non, Béatrice, protesta Hélène. Les malades ont trop besoin de vous. Je veux m'occuper de cet homme, ajouta-t-elle résolument. J'ai ce droit plus que vous tous. Avez-vous toujours en moi la même confiance ? Jacques, donnez-moi votre arme.

Tandis qu'on réveillait les malades, elle s'installa face à Brandt, étroitement ligoté sur sa chaise.

— Je suis le commandant Gérard, déclarait le commissaire Martin.



— Comme il vous accable, ce silence, s'exclama Hélène d'une voix frémissante. Tout à l'heure, devant les autres, vous n'étiez pas en peine de trouver de beaux arguments pour justifier le métier que vous êtes venu faire ici, mais devant moi...

— A quoi bon ?

— En effet, à quoi bon ? Devoir, patrie, idéal, ce n'est pas avec des mots comme ceux-là que vous pourriez excuser le masque dont vous vous êtes affublé pour me réduire à votre merci..

— Hélène, je vous en prie..., murmura Brandt, dont l'amour était sincère.

— Les cloches de votre village, la vieille maison familiale, votre maman dont l'ombre veillait sur nous durant notre nuit de noces... toute cette comédie pour m'arracher quelques renseignements ! poursuivit Hélène, implacable.

— Assez, assez, vous êtes trop injuste ! Je n'ai pas joué la comédie pour vous, je n'aurais pas pu ; je vous aimais...

— Vous m'auriez moins aimée si vous aviez soupçonné que je n'étais qu'une pauvre malade ne sachant pratiquement rien !

— A vous, Hélène, j'ai dit la vérité. Mon village, ma maison d'enfance — telle que vous l'imaginiez si bien — existent... non pas tout juste de l'autre côté de la montagne, mais un peu plus loin, dans mon pays. Ma mère est là-bas, elle nous attend. Elle ne vous connaîtra pas et elle ne me reverra jamais plus.

— Mais elle sera si heureuse d'avoir donné son fils à son Führer !...

— Oui, malgré sa douleur, elle en sera fière ! Comme toutes les mères allemandes, elle sait que la guerre est une nécessité.

— Toutes les autres mères du monde pensent le contraire.

— Comprenez-moi, Hélène ; après l'autre guerre, à l'école, nos maîtres n'osaient plus nous parler de notre pays, nous avions perdu l'orgueil d'être Allemands. Un jour, un autre maître est venu. Il a su réveiller en nous la conscience de ce que nous étions. Il a proclamé le rôle prédestiné de notre race. Par lui, en lui, l'Allemagne se retrouvait enfin !

— Trois fois par siècle, il vous faut ce maître pour conduire vos hordes au carnage.

— Et nous sommes heureux que Dieu nous l'ait envoyé une fois encore ! Oui, sur les bancs de l'école, grâce à lui, je me sentais déjà un soldat, je faisais déjà partie d'un régiment, nous marchions joyeux, en rangs pressés, et nous chantions. Et puis, notre mission est apparue, merveilleuse, digne de lui et de nous.

— La guerre, toujours la guerre...

— Oui, pour la grandeur de notre pays. Nous avons



Béatrice, surmontant sa douleur, tentait de secourir une autre infortune.

supprimé des frontières, conquis des cités, mis des peuples à genoux, imposé l'ordre nouveau...

— Vous avez anéanti des maisons, assassiné des femmes et des enfants, semé partout la ruine. Vous avez volontairement oublié le respect que l'homme doit à l'homme. Jamais je n'ai eu mieux conscience d'un abîme immense...

— Entre nous deux ? demanda Brandt à son interlocutrice frémissante.

Elle haussa les épaules :

— Nous deux ! Cela a si peu d'importance, « nous deux »... Non, entre vous, Allemands, et tous les autres hommes.

On peut se demander si vous avez jamais su aimer la paix, les simples joies de la vie, les douceurs du foyer...

— Mais, toute l'Allemagne est un immense foyer. Il n'est pas de pays au monde qui ait autant d'enfants.

— Ce ne sont pas des enfants que vous faites, ce sont des soldats que vous fabriquez!

— Hélène, affirma Brandt d'une voix pressante, je ne me suis trompé ni dans la conception de mon devoir, ni dans son accomplissement, ni dans mes sentiments.

— Vos sentiments pour moi? Vous en êtes sûr? Alors, maintenant encore, vous pourriez me redire les mots... les mots merveilleux que j'ai entendus tout à l'heure?

— Par-dessus cet abîme dont vous parlez, mais que je n'aperçois pas, il y a des fils invisibles que rien ne saurait briser et qui lient nos cœurs... Chérie, une dernière fois, écoutez-moi...

— Pas encore... Avant de vous entendre, j'ai, moi aussi, quelque chose à vous dire : je suis juive, Maurice. Vous avez aimé une juive!

Et comme, le souffle coupé par cette révélation, il la regardait d'un air incrédule, elle poursuivit âprement :

Avec le poignant accent du désespoir, Hélène racontait son martyre.



— Oui, regardez-moi, je suis bien celle que vous avez tenue dans vos bras tout à l'heure. Vos maîtres vous avaient appris à me haïr; qu'avez-vous fait de leurs leçons?

— Vous êtes fière de votre vengeance!

— Ce n'est pas moi qui me venge, c'est la vie que vous avez méconnue et dont je ne suis que l'instrument. Vous, l'être d'essence supérieure, vous n'avez donc pas été averti par votre instinct que je n'étais qu'une paria abjecte, intouchable, pire qu'une lépreuse!

Et, avec le poignant accent du désespoir, elle lui raconta son martyre : sa maison détruite, non pas par un bombardement, mais par des pillards allemands; ses parents, ses frères et sœurs enfermés dans un wagon tapissé de chaux vive, elle-même échappant à leur sort par miracle.

Cependant, malgré tant d'horreur, elle voulait vivre. Ses vingt ans se révoltaient contre la mort toute proche; Brandt, tout d'abord, se refusa à l'aider à franchir le cordon de troupes qui anéantirait tout à l'heure la maison de santé et ses habitants.

— Pourtant, insista Hélène, s'il vous était possible de sauver le soldat que vous êtes pour qu'il puisse de nouveau servir son Idéal?...

— Où voulez-vous en venir?

— Je veux vous sauver. Partons ensemble, proposa la jeune fille. Dans dix minutes, cette maison sera anéantie, vos ennemis perdus et l'homme que vous êtes pourra continuer son œuvre.

L'espion consentit. Ils gagnèrent le chalet du pseudo Tiller sans encombre.

— Maintenant, éloignez-vous, conseilla rapidement l'Allemand. Je ne puis vous garder ici

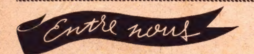
— Je n'en demande pas tant Je voudrais seulement reprendre ma montre, que j'ai oubliée là-haut.

Sous ce prétexte, Hélène courut à la table de chevet et arracha le fil électrique du réveil. Puis, comme Brandt montait à son tour, elle l'abattit froidement. Mais cette dernière épreuve avait été trop forte pour l'infortunée jeune fille, et ce fut une démente que l'on découvrit, un peu plus tard, auprès du cadavre.

Grâce à Hélène, les Allemands attendirent vainement le signal de destruction de la clinique. Ils durent s'enfuir précipitamment, lorsque les fusées rouges déclenchèrent l'attaque générale du maquis.

Tandis que l'ennemi se sauvait, dans le désordre et la confusion, les hommes du commandant Gérard, sous sa direction, s'emparaient de toutes les positions importantes et transformaient la retraite allemande en une véritable déroute.

FIN



(Suite de la page 2.)

GABY DECROIX. — Madeleine Renaud est née en 1896. Lauréate du Conservatoire, elle est entrée très jeune au Conservatoire. Elle a été mariée successivement à Charles Granval, à Pierre Bertin et à Jean-Louis Barrault. Elle a un fils de vingt ans. Yeux bleus, taille 1^{m},58. — Jean-Louis Barrault est né à Paris en 1911. Son dernier film est **La Part de l'ombre.** Il tourne actuellement **Le Cocu magnifique,** avec Marie Mauban. — Fernand Gravey est Belge. Il est né à Bruxelles le 25 décembre 1905. Son véritable nom est Fernand Mertens. — Jeanne Renouardt a tourné plusieurs films avant et pendant la guerre de 1914-1918. Née en 1890, elle a débuté en 1907 au théâtre. Elle a tourné entre autres films : **Entente Cordiale,** avec Max Linder et Fragson; **La Petite amie,** avec Roger Gaillard et d'autres films muets bien oubliés...

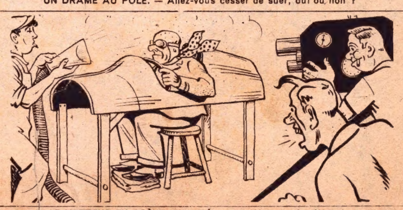
LE CAMÉRISTE.

MON FILM *publiera :*
L'HOMME FATAL
Mercredi prochain

L'HUMOUR AU STUDIO



UN DRAME AU POLE. — Allez-vous cesser de suer, oui ou non ?



LE METTEUR EN SCÈNE, EXALTÉ. — Accélérez !... Accélérez !...

L'Administrateur-Gérant : Gaston ALLEMANE. Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). - 7-46. - Dépôt légal: 3e trimestre 1946. - 5139. - C. O. L. 31-1634

mon FILM

Dans ce numéro :
UN ARTICLE
DE
Raimu